

L'OBSERVATEUR,

JOURNAL CRITIQUE.

J'observe tout; j'appuie le bon; je combats le mauvais, et je dis, en riant, à chacun la vérité.

Vol. II.

QUÉBEC, VENDREDI 24 FEVRIER 1860.

No. 45

L'AGRICULTURE,

Au point de vue national.

Lecture donnée sous le patronage de l'Institut Canadien de Montréal le 19 janvier 1860

par
L. M. DARVEAU.
II. (Suite*).

Ce que fut l'agriculture en Canada.—
Ce qu'elle est et ce qu'elle devrait être.

Mesdames et messieurs,

Certe, ce temps était difficile mais les hommes d'alors étaient tout de fer et de feu. Le malheur pouvait les étreindre, le découragement les abattre, mais non les anéantir. Leur caractère était de la même trempe que leur épée. Enfin c'était une race à part, faite pour ces temps de lutte physique et d'épreuve morale.

J'aime à rappeler ces tristes mais héroïques souvenirs du passé. Aujourd'hui que malgré le perfectionnement de la science, les améliorations et les avantages de toutes sortes, l'agriculture n'est encore, en cette contrée, qu'à l'état de routine, il est bon de savoir pourquoi le Canada, pays agricole avant tout, est, encore, sur ce point si arriéré; pourquoi à deux siècles de distance les agriculteurs et partant tous les citoyens subissent encore, proportion gardée, des épreuves aussi grandes. Pour répondre à cette question il faut démontrer comment aujourd'hui, est traitée l'agriculture en Canada.

Si j'étais malin je ferais l'énumération des prétendus services rendus à l'agriculture par toutes les administrations et, particulièrement, par celle si désintéressée, si libérale, si patriotique, si honnête si juste et, surtout, si populaire du compatriote de la Pompadour—quand je parle de monsieur Cartier veuillez ne point rire! —mais je ne suis point assez cruel pour le faire et, d'ailleurs, le temps me manque. Je me contenterai de dire qu'avec les forêts les plus fournies en bois précieux ou utiles, avec un sol généralement cultivable et en beaucoup d'endroits très fertile, les cultivateurs Canadiens mais, surtout, les nouveaux colons végètent au lieu de prospérer. Comme leurs an-

êtres ils vivent et meurent martyrs du travail, mais contrairement aux derniers ils n'ont point la couronne de la gloire. Pour tout dire en un mot, l'agriculture est de plus en plus en Canada indignement et systématiquement délaissée pour ne point dire avilie. Le gouvernement qui devrait l'encourager et la soutenir par tous les moyens en son pouvoir, l'abandonne à elle-même, ou à la rapacité des grands propriétaires, des usuriers et autres exploitateurs "éjusdem farinae."

Voulez-vous une preuve de l'encouragement que l'on donne à l'agriculture en ce pays? Ecoutez en voici une entre mille:

Dans les comptes publics publiés en 1857, l'octroi législatif accordé à l'agriculture du Bas-Canada s'élève à la somme de £12,847. 3 7.

N'est-ce pas beau?

L'administration ne laisse rien perdre. Elle compte, par sous quand il s'agit de favoriser le progrès.

De cette somme il faut déduire certaines balances allouées précédemment, le salaire des agents, celui des arpenteurs et surtout des arpenteurs députés, enfin mille autres dépenses imprévues sur le papier mais bien calculées d'avance par ceux qui en profitent. De sorte qu'après addition faite, le Bas-Canada ne recut en cette année pour encourager environ 75000 mille agriculteurs que la somme d'à peu près six mille louis! Repartissez cette somme entre chaque comté; divisez la ensuite entre chaque cultivateur, et vous conclurez que cette allocation est aussi injurieuse quelle est ridicule et minime.

Mais ce n'est là qu'un exemple. Chaque année la même parcimonie se renouvelle et, pour peu, que ce système continue vous verrez que l'économie finira par régner dans les finances de la province parce que l'agriculture ne coulera rien!

Voilà le progrès actuel.

En revanche, des sommes fabuleuses sont inscrites au passif de la province, dans les comptes dits imprévus. Et pourquoi s'il vous plaît? Ah! mon dieu pour des raisons très-naturelles! Pour payer les dépenses de l'élection de certains ministres et de certains députés.

Pour faire promener une couple ou une paire, à votre choix, de ministres parjures. Pour corrompre les électeurs, acheter les votes des députés, pour enrichir des jour-

nalistes dont la seule occupation est de répandre les ténèbres sur les affaires publiques; cacher la vérité, quand elle met à nu les honteuses transactions politiques des hommes du pouvoir, et d'avilir ceux qui, dans une sphère restreinte avec de faibles moyens et de grands obstacles, font face à cet hydre de la corruption et de l'abaissement moral et matériel qui ronge le Canada.

Pauvre contrée que la nôtre ou, contrairement à ce qui devrait être, on voit dans les régions du pouvoir le gaspillage remplacer l'économie; le "statu-quo" à la place du progrès, les éteignoirs supplanter les lumières; la corruption coudoyer l'honnêteté; l'hypocrisie en imposer à la franchise; le fanatisme étouffer l'esprit de tolérance; le vice paré du voile de la vertu; le mal, enfin, préféré au bien! Et tout cela par égoïsme et par ambition personnelle!

Ah! je comprends maintenant pourquoi l'agriculture qui est la base de toutes les spéculations financières, commerciales ou industrielles, la base de la grandeur, de la force et de la richesse des peuples est traitée en Canada comme une aventure de nulle valeur et d'aucune importance. Quand ceux qui gouvernent s'habituent à duper et à piller ceux qu'ils doivent conduire et rendre heureux il est, sinon impossible du moins très-difficile, que le sol soit bien cultivé.

Maintenant supposez que par cette incurie et ce mauvais vouloir des gouvernants, les agriculteurs canadiens ne pouvant plus faire face à la misère, quittent un beau jour et simultanément leurs fermes, et viennent encombrer nos villes ou prennent le chemin de l'exil, apercevez-vous l'effrayante réalité de la situation? Eh! bien ce que j'ai supposé, est un fait. Seulement au lieu de s'expatrier tout-à-coup et simultanément ou de venir s'entasser dans les villes, les agriculteurs font l'un et l'autre par degrés de jour en jour plus menaçants et plus rapides.

Il est donc d'un intérêt suprême, d'une absolue nécessité que l'agriculture soit encouragée avant toute chose, parce que sans elle, rien ne fonctionne, rien ne réussit rien ne résiste dans aucune branche de l'industrie ou du commerce. Si parfois le succès couronne certains privilégiés, les crises accourent, bientôt prouvent que ces succès ne sont point durables et généraux. (A continuer.)

(* Voir le numéro de "L'Observateur" de vendredi le 27 janvier et 17 février 1860.